

TD Psychologie n°4

Rien ne s'oppose à la nuit

Le vendredi 25 janvier 2008 Lucile m'a téléphoné, j'étais sur le point de sortir, je me suis assise sur le rebord de l'évier, dans ma cuisine, près de la fenêtre, nous avons parlé de choses et d'autres. Lucile se sentait mieux, elle s'apprêtait à partir en week-end chez son amie Marie, rentrerait le dimanche soir. J'ai pensé que c'était bien, elle reprenait le cours de sa vie, son ton était enjoué, comme libéré, il y avait dans sa voix une légèreté inhabituelle, une note un peu haute, ouverte. J'ai traité cet appel comme n'importe quel autre, sans enjeu d'aucune sorte, un petit signe en passant. Lucile a rattaché au détour d'une phrase, au téléphone nos échanges avaient souvent quelque chose de décousu, de saugrenu, qui tenait à elle, me semblait-il, à son désordre intérieur, Lucile depuis toujours abordait les sujets sans logique apparente et mettait fin à la conversation de manière précipitée, je supposais alors qu'elle avait dit l'essentiel.

Lucile m'a appelée ce vendredi matin, c'était la dernière fois et elle le savait.

Pendant le week-end je n'ai pas pensé à elle, je ne sais plus très bien d'ailleurs ce que j'ai fait, ces jours se sont dérochés au souvenir comme un temps inutile,

oiseux, un temps d'inconscience. Le lundi je ne l'ai pas appelée non plus, j'ai travaillé sur le roman que je récrivais pour quelqu'un d'autre.

Le mardi j'ai téléphoné à Lucile vers quatorze heures, j'ai laissé un message sur son répondeur. J'ai rappelé le soir, à l'heure du dîner, elle n'était toujours pas là, j'ai essayé sur le portable, elle n'a pas répondu. Plus tard j'ai appelé Manon, Lucile dormait parfois chez elle, quand elle gardait ses filles. Mais cette fois non. Manon n'avait pas de nouvelles non plus, elle l'avait eue comme moi le vendredi, Lucile lui avait dit qu'elle partait en week-end. Depuis, rien. Lucile avait pour habitude de nous tenir informées de ses allées et venues, une manière de nous rassurer sans doute, ou de baliser sa propre trajectoire. Dans la soirée j'ai essayé de la joindre à plusieurs reprises, j'ai imaginé diverses explications à son silence, aucune ne me semblait satisfaisante. Le lendemain, Manon m'a téléphoné à six heures trente, elle n'avait pas dormi de la nuit, elle avait essayé d'appeler toutes les heures, ça sonnait dans le vide, sur le portable comme sur le fixe, elle était sûre qu'il se passait quelque chose, il fallait y aller.

C'était un mercredi matin, j'ai pris une douche et je me suis habillée, j'ai laissé mon fils devant la télévision, je lui ai dit grand-mère Lucile ne répond pas au téléphone, je fais l'aller-retour chez elle pour vérifier que tout va bien. Préposée à l'arrosage de ses plantes

lorsqu'elle s'absentait. J'avais tu été de Lucile depuis longtemps.

Dans le métro j'ai pensé qu'il était tôt et que j'étais seule, je me suis dit exactement ce que ma mère ne m'avait pas dit au téléphone et tu y vas seule. J'ai pensé que Lucile avait rechuté, que j'allais la trouver comme ma sœur l'avait trouvée chez elle quelques années plus tôt, dans un état de grande agitation, qu'il faudrait la convaincre d'aller à l'hôpital, qu'elle résisterait peut-être, qu'il faudrait appeler les pompiers. J'ai pensé qu'être adulte ne prémissait pas de la peine vers laquelle j'avançais, que ce n'était pas plus facile qu'avant, quand nous étions enfants, qu'on avait beau grandir et faire son chemin et construire sa vie et sa propre famille, il n'y avait rien à faire, on venait de là, de cette femme ; sa douleur ne nous servait jamais étrangement.

Avant de partir j'avais laissé un dernier message, sur un ton de maîtresse d'école, bon maman, maintenant ça suffit, Manon et moi on s'inquiète, je vais venir chez toi.

En sortant du métro j'ai pris la sente des Dorées, cette rue droite qui monte vers sa résidence, j'ai traversé la place, l'air était humide, le ciel privé de lumière.

J'ai sonné, j'ai attendu un peu avant de glisser la clef dans la serrure. Je l'ai vue tout de suite, allongée.

dans son lit, la porte de sa chambre était ouverte, Lucile me tournait le dos. J'ai appelé, maman, maman, dans le silence. Je crois que je suis restée là, quelques secondes, dans l'attente de sa réponse, et puis je me suis avancée dans le couloir, je me suis dit qu'elle dormait, j'ai rassemblé toutes mes forces pour me dire qu'elle dormait, je suis entrée dans sa chambre, les rideaux étaient tirés, la radio était allumée, c'était un signe de vie, il y avait de la vie quelque part, elle se couchait souvent comme ça, l'oreille contre le transistor, je me suis approchée, je me suis accroupie, je l'ai secouée, doucement, puis plus fort, j'ai répété maman, maman.

L'idée ne pouvait pas m'atteindre, c'était inacceptable, c'était impossible, c'était hors de question, c'était non.

Lucile était allongée sur le côté, les bras pliés, hors de la couverture, j'ai voulu la retourner mais son corps était raide, résistait, j'ai voulu éteindre la radio branchée sur France Inter, comme depuis la nuit des temps, je n'ai pas trouvé le bon bouton, mes mains commençaient de trembler, j'étais gagnée par une panique progressive et silencieuse, je me suis relevée, je suis allée vers la fenêtre, j'ai ouvert les rideaux, j'ai enlevé mon blouson et mon écharpe, je les ai posés sur sa chaise, j'ai posé mon sac aussi, au pied de son bureau, c'était comme un temps mort, un temps suspendu, un temps d'arrêt pour que les choses puissent être différentes, pour que les choses puissent reprendre

un cours normal, acceptable pour me réveiller, mais rien n'a bougé, ne s'est inversé, je me suis approchée de nouveau, agenouillée sur son lit je me suis penchée au-dessus d'elle pour la voir, à la lumière du jour ses mains étaient bleues, comme maculées de peinture, entre les doigts, sur les phalanges, une peinture bleu nuit, j'ai dit tout haut : qu'est-ce qu'elle a fait, qu'est-ce qu'elle a fait, j'ai pensé qu'elle avait peint avec ses mains.

Les mots étaient là, qu'est-ce qu'elle a fait, mais je ne pouvais pas comprendre leur sens, je ne voulais pas, c'était non, c'était hors de question, c'était impossible, c'était inenvisageable, ce n'était pas vrai, ce n'était pas la réalité, ce n'était pas ce que j'étais en train de vivre, ça ne pouvait pas finir comme ça.

Alors j'ai vu son visage, gonfle, bleu aussi, d'un bleu plus pâle, et cette tache de moisissure sur sa joue en haut, à côté de l'œil, sur plusieurs centimètres, un cercle couvert de poils blancs très fins comme sur un fromage oublié au fond du frigo.

Je me suis relevée d'un coup, dans le couloir le cri est sorti de mon corps, abrupt, puissant, un cri de terreur.

Je suis revenue dans la chambre, j'ai attrapé le téléphone près de son lit, c'est là que j'ai pris conscience de l'odeur, âcre, écœurante, j'ai ouvert la fenêtre j'ai senti que je perdais mes jambes, mes jambes s'enfonçaient

dans le paquet, se desolidarisèrent. Je me suis appuyée sur le dossier de la chaise, chancelante, j'ai réussi à pivoter pour m'y laisser tomber. Il fallait sortir de là, fuir l'odeur, fuir l'image, fuir à toutes jambes mais mes jambes ne répondaient plus, j'étais viscée soudee à cette chaise, je ne pouvais plus bouger, je ne sais pas combien de temps je suis restée comme ça, je gemissais, mes mains tremblaient, j'essayais de reprendre mon calme, je me disais il faut te calmer, il faut faire quelque chose, il faut appeler quelqu'un, c'est là que j'ai vu le paquet posé sur son bureau, avec les cadeaux qu'elle nous avait laissés et la lettre qui dépassait. Je ne crois pas l'avoir lue, à ce moment-là, je l'ai prise dans mes mains qui tremblaient, je voulais sortir de là, mais je ne pouvais pas. J'ai réussi à composer le numéro du Samu, je suis tombée sur une musique, j'ai attendu que quelqu'un me parle, j'ai dit ma mère est morte, ma mère est là depuis cinq jours, ne me laissez pas toute seule. On m'a passé un médecin, on m'a expliqué la marche à suivre, c'est à ce moment-là je crois que Manon m'a appelée sur le portable pour savoir ce qui se passait, j'ai vu son nom s'afficher sur l'écran, j'ai cru refuser son appel mais j'ai appuyé sur le mauvais bouton, Manon a entendu la fin de ma conversation avec le médecin, avant que je parvienne à raccrocher pour de bon. Je l'ai rappelée tout de suite, Manon avait compris, Manon a crié non non non, ce n'est pas possible, j'ai pensé qu'on était mercredi et qu'elle était avec ses filles, que ses filles étaient en train d'entendre Manon hurler, je ne

sais plus ce que j'ai dit, j'ai essayé d'espérer. La lettre Lucile dans son lit, les médicaments, je pleurais, j'tremblais, j'ai dit à Manon que je l'aimais, elle n'a pas entendu, elle m'a fait répéter, elle m'a demandé où j'étais, elle a dit sors de là, sors de là.

Avec sa voix au téléphone j'ai réussi à sortir de la chambre, la voix de Manon m'a portée jusqu'à la cuisine.

J'ai lu la lettre de Lucile à Manon, une lettre d'amour et d'épuisement.

J'ai appelé le père de mes enfants d'une voix aigüe et suffoquée pour lui demander de venir chez moi pour chercher notre fils

Plus tard Manon m'a rappelée pour me dire qu'elle arrivait.

Plus tard la police est venue, ils étaient cinq le chef a refermé la porte sur Lucile.

Plus tard Manon est arrivée avec Antoine.

Nous nous sommes installés dans le salon, je me suis posée sur le fauteuil en osier, Manon s'est assise sur le canapé et elle a dit : j'aurais voulu la prendre dans mes bras. J'ai vu le visage de Manon, dévasté.

Sur le visage de Manon j'ai vu ce que nous étions en train de vivre et que la mort est irrémédiable

Plus tard ils ont emmené le corps de Lucile enveloppé dans ses couvertures, parce qu'elle s'était vidée de son sang.

Plus tard nous sommes allées Manon et moi faire la déposition au commissariat.

Il a fallu prévenir Violette, Justine, Barthélémy. Lisbeth était en voyage, quelqu'un lui a laissé un message.

Il a fallu demander le rapport d'autopsie et attendre le permis d'inhumer. Accepter pendant douze jours de savoir Lucile rangée dans un tiroir de l'Institut médico-légal.

Pendant tout ce temps, je n'ai pas pu m'asseoir, je veux dire m'asseoir sans rien faire, sans y être obligée, il me fallait être debout pour résister aux assauts de la terreur, évacuer l'adrénaline, il me fallait être debout pour lutter contre l'image, la tenir à distance.

Le jour des obsèques, Tad et Sandra, mes amies d'enfance, sont venues de leurs contrées lointaines pour nous aider à organiser les choses, ainsi que Mélanie, ma douce amie de toujours. Nous sommes allées au supermarché, nous avons acheté des roses, nous avons préparé le buffet prévu après la cérémonie. Ensuite nous avons retrouvé Justine, Violette et Tom pour déjeuner dans un café près du Père-Lachaise. En

moins de deux mois nous avons perdu Liane et Lucile, cette fois encore il m'a semblé que cela faisait beaucoup.

C'était un jour de février froid et ensoleillé, d'une beauté et d'une tristesse infinies, le ciel était pur.

Près du crématorium, nous avons accueilli les gens qui arrivaient de partout et de toutes les époques du passé, seuls ou par petits groupes, comme toujours je voulais tenir debout, tenir tout court, mais à mesure que les gens affluaient, cela me paraissait de plus en plus difficile, il me fallait inspirer en profondeur, puis bloquer l'air pendant quelques secondes avant de le relâcher. Avec une grande émotion j'ai vu s'approcher le père de mes enfants, avec lequel les rapports étaient alors si compliqués, puis ses parents, j'ai vu les amis de Lucile, j'ai vu ses collègues d'Avicenne et de Lariboisière, j'ai vu mes amis, ceux de Manon, j'ai vu les cousins, les cousines, les oncles et les tantes, j'ai vu mon éditrice, j'ai vu Barthélémy, j'ai vu Marie-Noëlle, j'ai vu Camille et son mari, j'ai vu Gaspard, mon petit frère adoré, j'ai vu Forrest et Nébo, et puis mon père s'est approché de moi et là, j'ai craqué.

Lucile avait laissé dans son appartement un certain nombre d'indications concernant des dons ou des restitutions. La Pléiade de Rimbaud était destinée à Antoine, le mari de Manon.

Lucile avait laissé pour nos enfants une dizaine de petits cadeaux, marqués d'une étiquette avec leurs prénoms.

La lettre était glissée dans un sac en carton gris, dans lequel nous avons trouvé deux autres paquets, pour Manon et moi, chacun contenant un pendentif en cristal de chez Lalique, en forme de cœur, accroché à un cordon de tissu.

Mes filles chéries,

Voici venu le moment. Je suis au bout du rouleau et je suis fichue. Les scanners c'est très bien mais il faut aussi écouter son corps. Je ne dis jamais à personne la totalité de mes maux. Je dis l'un à l'une, et les autres à différents autres.

Je suis très fatiguée. Ma vie est difficile et ne peut que se détériorer.

Depuis que j'ai pris cette décision je me sens sereine même si je redoute le passage.

Vous êtes toutes les deux les personnes que j'ai le plus

Rien ne s'oppose à la nuit

aimées au monde et j'ai fait de mon mieux possible, croyez-le.

Serrez bien contre vous vos beaux enfants.

Lucile

PS: C'est mieux avec une chaînette. Vous pouvez changer la couleur mais assez rapidement avant la fin des soldes, toutes les deux ensemble si nécessaire car il n'y a qu'un ticket cadeau.

Je sais bien que ça va vous faire de la peine mais c'est inéluctable à plus ou moins de temps et je préfère mourir vivante.

J'ai relu cette lettre des dizaines de fois, à la recherche d'un indice, d'un détail, d'un message au-delà du message, quelque chose qui m'eût échappé. J'ai lu et relu la pudeur de Lucile, cette élégance qui consiste à mêler le prosaïque à la douleur, l'anecdote à l'essentiel. Cette lettre lui ressemble et je sais aujourd'hui combien elle nous a transmis à l'une et à l'autre cette capacité à s'emparer du dérisoire, du trivial, pour tenter de s'élever au-dessus des brouillards.

Dans les jours qui ont suivi la découverte de son corps, alors que je sentais que le mien n'avait pas encore évacué la terreur (la terreur était dans mon sang dans mes mains dans mes yeux dans les battements irréguliers de mon cœur), j'ai pensé que Lucile ne m'avait pas épargnée. Elle savait que nous finirions par nous inquiéter, elle savait que j'habitais beaucoup plus près

Lucile prenait le métro, circulait dans tout Paris, continuait d'exister.

Chaque nuit, me revenait l'image de ma mère dans son lit, je revoyais ses cheveux blonds et son gilet noir, son corps tourné vers le mur, dès que je me couchais sur le côté, dans la position dans laquelle je l'avais trouvée, l'image revenait, entravait ma respiration, je revoyais ses mains bleues, la catafe et le verre d'eau, toutes les nuits je ne pouvais m'empêcher d'imaginer Lucile, ce vendredi 25 janvier, enroulée dans ses couvertures, seule dans son petit appartement. J'imaginai les longues minutes qui avaient précédé l'inconscience, sans personne pour caresser ses cheveux, lui tenir la main, je pleurais en silence, des larmes au goût d'enfance, des larmes privées d'adieux, je me tournais et me retournais, incapable de trouver le sommeil.

Les photos, les lettres, les dessins, les dents de lait, les cadeaux de fête des mères, les livres, les vêtements, les babioles, les gadgets, les papiers, les journaux, les cahiers, les textes dactylographiés, Lucile avait tout gardé.

Lorsque nous avons fini de trier l'in vraisemblable brocante que contenait son appartement, nous avons organisé une journée porte ouverte afin que chacun puisse venir récupérer un objet, un bijou, un bibelot, qui lui rappellerait Lucile. Le reste partirait chez Emmaüs.

Au milieu du monde, mes enfants sont venus, ils étaient contents de voir une dernière fois le vert refuge de Lucile, je voulais qu'ils puissent choisir en souvenir quelques jouets dans la caisse en bois qu'au fil des années elle avait constituée pour eux.

Ils sont repartis avec mon amie Mélanie, qui emportait dans sa voiture les cartons que je n'avais pas pu transporter en métro. Ils sont passés chez elle pour en déposer quelques-uns dans sa cave (je n'avais pas la place de les prendre), avant de rapporter chez moi les photos, les plantes et quelques affaires que je voulais garder.

Je les ai retrouvés en bas de mon immeuble, j'ai ouvert le coffre de la voiture. Posée au-dessus des sacs et des cartons, trônait la pancarte « Pelouse interdite » de la résidence de Lucile, dont le pied était couvert de terre. À la demande de mes enfants, Mélanie, qui n'est pas du genre à reculer devant la transgression, l'avait arrachée.

Ma fille m'a expliqué, comme si c'était la chose la plus naturelle du monde, l'hommage qui était le leur.

— Grand-mère Lucile voulait la piquer, alors on l'a fait.

« L'Arlésienne », une nouvelle d'Alphonse Daudet tirée des *Lettres de mon moulin*.

À la page quatre-vingt-dix-neuf du livre de français *Lettres vivres, classe de 5^e*, la question suivante lui était posée : « Quels détails prouvent que la mère de Jan ne doutait que son fils n'était pas guéri de son amour ? Peut-elle cependant empêcher le suicide de s'accomplir ? Pourquoi ? »

Mon fils réfléchit un instant, note avec application la première partie de sa réponse sur son cahier. Puis, à voix haute, sur un ton péremptoire et parfaitement détaché, comme si tout cela n'avait rien à voir avec nous, ne nous concernait en rien, mon fils répond lentement, à mesure qu'il note : « Non. Personne ne peut empêcher un suicide. »

Me fallait-il écrire un livre, empreint d'amour et de culpabilité, pour parvenir à la même conclusion ?

Parmi les photos de Lucile que nous avons retrouvées chez elle, sur une planche contract en noir et blanc, j'ai repéré cette toute petite image de ma mère, prise à la table familiale de Versailles ou de Pierremont. Sur la même planche, on reconnaît Liane, Georges, Gabriel, Lisbeth et d'autres encore.

Lucile y apparaît de profil, elle porte un pull à col roulé noir, tient une cigarette dans la main gauche, elle semble regarder quelqu'un ou quelque chose, mais pro-

bablement ne regarde rien, son sourire est d'une obscure douceur.

Le noir de Lucile est comme celui du peintre Pierre Soulages. Le noir de Lucile est un *Outrenoir*, dont la réverbération, les reflets intenses, la lumière mystérieuse, désignent un ailleurs.

Aujourd'hui, je ne cherche plus, je m'en tiens à la lettre que Lucile a laissée. J'entends Lucile comme elle aimait qu'on l'entende : au pied de la lettre.

Elle savait et sentait que la maladie finirait par l'emporter, elle souffrait, elle était fatiguée. Les combats qu'elle avait menés tout au long de sa vie ne lui avaient pas laissé la force de mener celui-là.

Lucile est morte à soixante et un ans, avant d'être une vieille dame.

Lucile est morte comme elle le souhaitait : *vivante*.
Aujourd'hui, je suis capable d'admirer son courage.